

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

**BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER**



NOUVELLE SÉRIE
TOME 39
ANNÉE 2008

ISSN 1146-7282

Séance du 3 novembre 2008

Réception du professeur Olivier JONQUET

Discours du récipiendaire

Eloge du docteur Max ROUQUETTE

*E perque l'aurem dich
L'estiu sera mai bel*

*L'amor que dins la tombarela dau dieu-jutge
a jamais delembrat lo pes dau còr*

Monsieur le président, monsieur le secrétaire perpétuel, mesdames, et messieurs les membres de l'Académie. Le premier de mes devoirs est de vous dire merci, de vous demander merci. Vous dire merci de m'avoir élu à cette Académie et accueilli si amicalement au sein de ce cénacle des conférences du lundi dans les salons de l'hôtel de Lunas.

Vous dire merci de m'avoir élu au fauteuil du Docteur Max Rouquette, figure éminente de la vie de notre cité et de notre région, dont l'œuvre littéraire est diffusée dans le monde.

Vous demander merci aussi, vous demander grâce, vous demander votre indulgence donc. En effet si le docteur Max Rouquette eut une vie médicale féconde et fut élu à ce titre dans la section médecine de notre Académie, son œuvre littéraire aurait pu lui permettre de faire partie de la section Lettres. Un amphithéâtre de la faculté de Lettres, ou plutôt de la future ex université Montpellier III, ne porte-t-il pas son nom ? L'hommage de son successeur en eut été plus pertinent et adapté. Mon arrière grand père, le docteur Joseph Marmoyet, avait écrit en tête de sa thèse de médecine soutenue ici même, une phrase de La Bruyère *celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, a droit à l'indulgence de ses lecteurs*. Je sollicite, ce soir, l'indulgence de l'assemblée.

Pour faire le lien avec la tradition médicale de notre faculté qui dut son renom à ne pas étudier Hippocrate et les auteurs médicaux classiques au travers des commentaires des textes mais dans les textes de l'œuvre, je me suis surtout attelé à lire une partie de son œuvre sans faire trop cas des commentaires et analyses critiques à son propos, à la relier à sa vocation de médecin, elle-même née de ses premières sensations et expériences d'enfant. Le cadre de l'exercice de ce soir est trop contraint et à certains égards frustrant pour tout développer mais j'essaierai d'en aborder quelques thèmes. Au sein d'une vie aussi longue et aussi remplie que celle de Max Rouquette *l'abondance même de ce qu'on peut en dire, en rend le choix difficile. Il est impossible de tout dire, et l'on ne sait ce que l'on peut dire*.

Avant de commencer mon propos, je voudrais remercier mon *patron* le professeur André Bertrand d'avoir accepté avec sa bienveillance de me recevoir. Seuls ceux qui l'ont expérimenté savent ce qu'est un patron dans une faculté de

médecine. Si nous sommes tous autodidactes, le patron transmet ce qu'il est et vit en profondeur, non par des effets de manche mais par une manière d'être et de faire que son élève adapte à sa mesure et à sa personnalité. Vous avez su l'être, monsieur, peu le sont.

Je voudrais remercier aussi au sein de cette Académie,

Monsieur le chanoine Masset fut pendant plusieurs années le recteur de l'institution où je fis mes études. La maladie mais non l'esprit l'éloigne de nous.

Le professeur René Baylet. Lorsque je fus directeur de la Fondation Bouisson Bertrand, il me soutint au moment où cette institution tanguait. Il me guida avec le doyen Claude Solassol, par ses conseils amicaux.

Enfin notre regretté confrère le professeur Philippe Castan, homme de passion et de culture. Il a fait partie pour ma génération, avec André Mandin, de ces éveilleurs, de ceux qui amènent à penser librement et autrement le métier de médecin et d'enseignant.

Deux membres et alliés de ma famille siégèrent parmi vous.

Maurice Gennevaux, cousin germain de mon grand père paternel siégea brièvement, entre 1916 et 1918. Archéologue, historien, géologue, il arpenta la région, fouilla des sites préhistoriques, explora de nombreux avens. Avec Louise Guiraud, il débâta la crypte de Notre Dame des Tables. Il fut conservateur des collections du musée languedocien. Il légua à cette institution une collection unique de plaques muletères, un ou deux tableaux de l'école de Fontainebleau et ses collections de vieux Montpellier. La restauration récente du musée languedocien a supprimé sa mention dans la présentation de ces collections... La ville de Montpellier à la demande de mon père lui a attribué toutefois le nom d'un rond point à l'entrée de la ville sur la route de Lavérune.

Marcel Nussy Saint-Saëns siégea parmi vous entre 1973 et 1998. Descendant de Camille Saint-Saëns, père de mon beau-frère, maître José Nussy Saint-Saëns, sa carrière prestigieuse l'amena à juger des affaires délicates. Souvenons nous sa présidence du tribunal militaire de Bordeaux qui jugea l'affaire d'Oradour sur Glane et du procès de Marie Besnard qualifiée par la presse d'*empoisonneuse de Loudun*. Homme rigoureux mais pétri d'humour, son titre de gloire, disait-il, l'œil pétillant de malice, était qu'aucun de ses arrêts n'avait été cassé.

Je remercie mes parents, ici présents, de m'avoir élevé dans une vision bienveillante sur les êtres et les choses.

Mon épouse Colette et nos enfants m'ont amené ici, ce soir. Ils savent ce que je leur dois.

Je n'irai pas plus avant pour me consacrer à la personne et à l'œuvre de Max Rouquette, le héros du jour. Les descriptions des personnes et des lieux lui devront beaucoup. La citation vaut mieux que la paraphrase ou le plagiat. Je m'aiderai pour cette évocation de la jeunesse et de la vie de Max Rouquette de son essai biographique *Ils sont les bergers des étoiles*. En le relisant et méditant sur son parcours, on mesure ce que l'enfance revue des années après peut imprimer sa marque sur la vie de chacun de nous.

Max Rouquette est né à Argelliers, le 8 décembre 1908, il y donc presque un siècle. Sa vie, le fruit d'une nature et d'une aventure, comme le disait Jacques Maritain, est le résultat de ces deux notions qui, loin de se cliver, de s'exclure, se sont fécondées mutuellement pendant le siècle que son existence a parcouru et scruté.

Si j'avais à remercier quelqu'un de ma destinée, ce serait de m'avoir fait naître là où je suis né. Dans ce tout petit village d'Argelliers. A qui je dois tout de ce que je tiens pour essentiel. Et d'abord, d'être tel qu'il est. Il évoque ainsi son village natal, perché dans le ciel sur son éperon de roche et à son sommet. Tourné vers le levant. Devant un horizon qui pourrait être désespérément horizontal, mais que le pic Saint Loup (...) vient libérer de sa monotonie. Argelliers est un balcon, haut dans les fonds célestes, et sur lequel, de tous côtés les chemins montent.

Avant d'évoquer sa famille et sa vie, surgissent un lieu et des visages. Ce lieu est le domaine des Gardies. *Il le tient à la peau. Aux tripes. Il est au fond de mes pensées et de mes songes. Il est ma paix et ma clarté de printemps/ Le cocon de mes songes d'hiver. Le refuge à l'heure des désespoirs. Le soleil matinal de mes espérances. Et pourtant... il n'est que ruines... Il reste le refuge ultime de mes jours.*

Intrigué par cette présence, je m'y suis rendu l'été dernier. J'y ai retrouvé la description minutieuse mais surtout l'ambiance qu'elle suscite, l'âme de ce lieu que Max Rouquette connut habité et vivant. Envahi par les ronces, à moitié cache par les branches folles de micocouliers, les falabrègues, j'ai revu *le pan entier, d'un grand mur. Soutenant, par un de ses bords, un large et primitif cadran solaire, aux heures effacées... où subsiste la rigueur oblique d'une aiguille de fer, qui s'obstine encore à désigner tour à tour des heures effacées à tout jamais. Reste l'ombre de ce doigt fatidique. Jusqu'à quand jouera-t-il encore son rôle ancien ?...doigt, comme de l'Ange exterminateur, doigt du destin, impérieux "tu es poussière !". Le dieu temps, dit la légende, dévorait ses enfants. Ici, son doigt féroce les poursuit de semblables paroles. Imperméable aux ténèbres, et aux mystères vivants qui se poursuivent dans les buissons.*

Cette esquisse, véritable tableau écrit, est aussi une évocation du temps, du temps passé, destructeur. Ce n'est pas de la nostalgie, cette poésie du souvenir qui justifie l'inaction ou le ressentiment, lui-même conséquence d'une impuissance prolongée. Non, c'est aussi une méditation sur la vie, la destinée, sur les fins dernières. Une métaphysique qui ne dit pas son nom. Le mot lui aurait, peut être, fait horreur. J'y reviendrai.

Avant sa famille, après Argelliers, après les Gardies, ce sont les visages d'Argelliers. *Ces hommes de mon village, je ne cessais de les observer. D'arriver, ou du moins d'essayer à les comprendre, à les connaître.* Derrière ces visages et leur apparence, il cherche et trouve *l'image de leur intériorité, de leur solitude avec eux-mêmes. Par une hypersensibilité qui allait être à l'origine de cette singulière passion qui dure encore : celle de fouiller dans les traits d'un être humain quelques uns des traits les plus marquants d'un esprit ou d'une âme.*

Cette passion du visage, *le regard est le miroir de l'âme* disent les mystiques, s'exprime aussi dans un des aspects méconnus du charisme de Max Rouquette : l'art du dessin et la précision de l'expression des traits du visage. Cet écrivain, dans le cycle *Vert Paradis* fait revivre l'univers disparu du conte, il raconte une histoire, un fait divers, dans l'unité d'un lieu, campé par des mots, que le lecteur voit et découvre en lisant.

Le huit décembre 1908 Max Rouquette naît prématurément. Comme il était fréquent à l'époque, il est placé en nourrice et ne rejoint le foyer familial qu'à l'âge de deux ans retrouver ses parents et son frère de cinq ans son aîné.

Cette expérience dont le souvenir confus lui a été rapporté le marque profondément. Ses parents vivent à Argelliers. Son père viticulteur et précurseur avait compris avant l'heure la nécessité de la qualité et de la commercialisation par correspondance des produits du domaine. Ouvert sur la vie et passionné de photographie, il fixe les événements familiaux et la vie du village qui donnent un reflet de la vie rurale de notre Languedoc. Les rapports avec son père sont difficiles, l'époque est peu propice aux épanchements. Une réserve, une certaine austérité de vie et de mœurs marquent les rapports humains. L'influence d'un catholicisme à tonalité janséniste côtoyant une certaine rigueur protestante n'y est pas étrangère. Il faut dire qu'un événement, une blessure vont marquer à vie cette famille : la mère de Max Rouquette décède en 1918 de la grippe espagnole, *terrible peste aux dimensions moyenâgeuses*. Jeune femme au traits délicats, elle avait comme amie d'enfance, à Avignon, la poétesse Cécile Sauvage, mère d'Olivier Messiaen, quasi jumeau de Max Rouquette puisque né le 10 décembre 1908. Cette mère trop tôt disparue, aimée, figure de féminité dans un monde d'hommes, il en recherchait le contact *en réclamant, dès qu'il le put des chansons et aussi (de) ses paroles, si différentes des mots qu'elle échangeait avec les autres membres de la famille*. La description clinique de la scène mortuaire où le jeune Max amené, ou plutôt porté par son père, embrasse le front glacé de sa mère morte, marque, écrite quatre vingt ans après, la déchirure de l'absence, thème sans cesse renouvelé dans l'œuvre de Max Rouquette.

Autre thème qui nécessiterait à lui seul un séminaire est son regard sur Dieu et la religion. Ce nom de Dieu est souvent articulé, écrit, mais peu invoqué dans son œuvre. *Je n'ai jamais caché mon athéisme profond*, nous écrit-il. *Par contre j'estimerais comme une mutilation inutile et mensongère de faire, dans un récit concernant la région où j'ai toujours vécu avec ses gens, abstraction totale de ce qui fut une part importante et essentielle car là se trouvait leur seule source d'espérance, de leur être et de leur vie*. Plus loin il souligne : *je ne regrette rien et me félicite, au contraire, d'avoir bénéficié dès l'enfance de l'ambiance religieuse qui régnait alors au niveau d'une commune rurale perdue dans les garrigues*. Plutôt que de parler d'athéisme, je préférerais parler d'agnosticisme ou de panthéisme. Le titre d'un des volumes de *Vert Paradis*, *le Grand Théâtre de Dieu* transpire cette présence active d'immensité de l'Etre créateur. *Dieu ne possède rien en étant tout* disait Victor Hugo. Pourtant, comment se dire athée, lorsqu'on écrit *je suis entre un Dieu muet, invisible, caché et ce monde obscur, gigantesque, effrayant et sans limites ; et ma pensée comme mon âme, fut toute la vie cette flamme fragile qui tremble au vent de la nuit, proche de Dieu et proche du néant*. Ce qui choque Max Rouquette c'est ce Dieu de l'absence, le Dieu caché, ce *Deus absconditus*, qui fait silence en face de la misère du monde. Le docteur Rouquette a traversé les guerres et les folies du XX^{ème} siècle. La guerre de 1914 et *l'arrivée des mauvaises nouvelles au village. Une blessure au combat, une disparition*. La guerre de 1939-1945 et son cortège d'horreurs indicibles l'ont conduit à cette distance. Pourtant, son éveil à la langue, à la langue française est né au contact de la Bible traduite par Louis Isaac Lemaître de Sacy, trouvée dans la maison familiale, cette bible de Port Royal récemment rééditée par Philippe Sellier et source d'inspiration des récents ouvrages de Bernard Chedozeau : *j'ignore ce qu'une bible peut être dans son grec originel. Il n'en reste pas moins que j'en ai reçu l'impression de quelque chose d'inégalable, tant au*

niveau du langage, que de sa musique, si parfaitement adaptée au sens qu'elle en paraît indissociable. Et que je ne saurai sans doute auquel des deux, du sens ou de la magie du langage, je dois attribuer le mérite.

La langue, *la lengà nostre*, il l'a apprise ou plutôt s'en est imprégné au village avec son ami René qui lui ouvrit aussi la porte d'un autre monde celui des bois. Et les paroles de son père, qui savait tant de choses, retenues d'autres anciens, porteurs de paroles et de traditions sans âge, il savait les dire, avec un bonheur qu'il ne soupçonnait pas. Et c'est par lui que j'entrais dans le monde merveilleux des contes.

René lui ouvrit aussi les portes du jeu de tambourin. Max Rouquette fut plus tard à la fin des années trente le fondateur de la fédération française du jeu de balle au tambourin. Il en simplifia les règles. Dans mon enfance, au cours des promenades dominicales sur l'esplanade du Peyrou pour y faire naviguer mon bateau à voile, parvenait des Arceaux le bruit à la fois sec et grave, résonnant, échogène du choc de la balle sur le tambourin tenu par des hommes en blanc. Ce jeu consciemment ou inconsciemment ancre Max Rouquette dans l'arc méditerranéen. Ce jeu issu de l'antiquité, est décrit dans l'Odyssée d'Homère, la *phaeninda*. Il n'a trouvé sa forme actuelle qu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Il faudrait dire pour être complet que les mayas pratiquaient des jeux analogues. Un inconscient collectif, un archétype veut que dès qu'au moins deux garçons sont ensemble, le jeu tourne autour d'un ballon joué au pied ou à la main avec ou sans prothèse. Le jeu de la balle au tambourin est cantonné en France dans la vallée de l'Hérault. Un aide soignant du service dont j'ai la charge, habitant de Vendémian, m'a fait signer pendant des années un certificat d'aptitude à la pratique du tambourin. En 1968 une fédération internationale fut créée. Max Rouquette eut la joie de célébrer sur la place des Arceaux qui porte aujourd'hui son nom, le cinquantenaire de la fédération qu'il avait créée. Depuis 2006, la place porte le nom de place Max Rouquette. Ironie !... on n'y joue plus au tambourin. La place sert de parking... Au passage, sait on que de ce jeu issu de la longue paume, on doit des expressions comme *qui va à la chasse perd sa place, tomber à pic, jouer pour la galerie, prendre la balle au bon...* et j'en passe.

Cette enfance buissonnière au propre et peut être au figuré le mit au contact de la nature, le grand théâtre de son œuvre. La familiarité des bêtes domestiques du domaine, et de la sauvagine surtout fut pour lui une sorte d'école de la vie. *Les oiseaux de proie, avec leurs cercles dans le ciel, pleins de lenteur et de majesté, nous plongeaient dans une sorte de réserve magique, brusquement clos par une descente en piqué, à la verticale qui signait la mort de quelqu'un... alors qu'au ras du sol, ce quelqu'un poursuivait une vie paisible... Tout cela détruit en quelques secondes. A jamais. Cela nous serrait le cœur. Choqués de tout ce qui ne va pas dans le cours coutumier de la vie. Le monde m'apparut bientôt comme le lieu d'une singulière cruauté. Caressant les douces plumes d'un perdreau mort, encore tièdes dans ma main, je pensais à sa vie parmi les herbes hautes ou les chaumes rêches d'un champ de blé, et à tout ce que je venais de lui arracher.*

La mort de Costasolana, La mandra dins lo pesquièr procèdent du même regard sur la beauté et le tragique de la vie. *La mort de Costasoulana* m'a évoqué en prose, dès que je le lus, *le dormeur du val* de Rimbaud. *La mandra dins lou pesquièr* évoque la perte de notre superbe lorsque l'on n'est pas dans notre élément. Le médecin que je suis y voit aussi à la fin, le "lâcher prise" après le combat, l'agonie de la fin de vie.

Mille neuf cent dix huit, fut aussi l'entrée au petit lycée, rue Lakanal, et le départ de ce *qui avait été des années durant, cette sorte de paradis terrestre dont je vis, avec une tristesse sourde, s'éloigner les reflets, les images et les enchantements sans me douter encore, que, contrairement à ce que je croyais, ce paradis n'était pas mort mais englouti par des rafales successives des lendemains qui... me composèrent ce passé opaque, sous lequel vivait encore, tout l'univers magique que je croyais à jamais enseveli et perdu*. Il avait à peine dix ans mais c'était un acte en puissance. Tout était en germe. Max Rouquette et son oeuvre ont été engendrés à Argelliers. Une extrême sensibilité masquée peut être par une éducation austère, à connotation janséniste, un amour de sa terre natale, un goût de la nature acquis à son contact, une nature foisonnante, pourtant brute, mystérieuse, un sens aigu de la souffrance des êtres, le goût de la langue, la française à l'école ; l'amour de ce que l'on appelait alors le patois dans la vie de tous les jours, cette langue véhicule des contes et traditions racontés à la veillée. Cette langue puisqu'il faut l'appeler ainsi venait au début du siècle être reconnue universellement par l'attribution du prix Nobel de littérature à son chantre Frédéric Mistral. Il en avait codifié une variante, le provençal. Max Rouquette raconte comme souvenir fondateur le jour où son père lui récita une strophe de Mireille en allant ramasser de l'herbe à lapins.

La vie à Montpellier, pensionnaire, est un choc affectif et culturel pour le jeune Max. Il lie cependant des amitiés profondes qui dureront toute sa vie. Du passage au grand Lycée, il découvre l'écriture, le contact avec les grands textes de la littérature française et étrangère : Dante dont il traduira *l'Enfer*, Shakespeare, William Faulkner, la poésie persane avec Hafez et Omar Khayyam. A cette occasion il découvre les difficultés et les incertitudes de l'exercice de la traduction. Il s'attachera plus tard à traduire lui-même la majeure partie de son oeuvre après les quelques déconvenues des premières traductions de *Vert Paradis*. Il découvre aussi la flânerie devant les devantures des libraires et la frustration, faute d'argent, de ne pouvoir tout acheter... *J'ai de ces dernières années au lycée de Montpellier, un souvenir lumineux, dont le bonheur me revient encore avec le souvenir. Le retour à Argelliers, le samedi soir, grâce à l'"interloc", le train d'intérêt local qui desservait les villages entre Montpellier et Lodève glissait entre des haies en fleur de genêts d'Espagne*. Après le baccalauréat, il s'inscrit à la faculté de médecine. De ses études, peu de commentaires, si ce n'est par l'intermédiaire de son binôme de dissection, la connaissance de Henri Frère, peintre et sculpteur catalan, la grande amitié de sa vie. Une autre mention, c'est la deuxième et dernière, glace l'enseignant de cette faculté que je suis. Je le cite : *Dialogue en fin de visite : un clochard dit au professeur X : "je suis de chez vous. J'ai même eu l'honneur d'être mis au monde par Monsieur votre père."* Réponse : *"ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, allez..."*. La vie étudiante à Montpellier, c'est son entrée en littérature. Il publie en 1927, *Lo paure òme e la crotz (le pauvre homme et la croix)* dans la *Campana de Magalouna*, le journal de *l'Escoutaire*, François Dezeuze, auquel il se lie et rencontre le catalan Josep Sebastià Pons, le bittérois Roger Barthe, Jean Lesaffre. Il considère avec une certaine distance le mouvement du félibrige qui lui semble tourner en rond, en eau recyclée. Certes l'admiration pour Mistral est intacte, cependant, les épigones ne lui semblent pas à la hauteur. Il préfère se tourner vers les catalans et vers les jeunes pousses de l'occitan renaissant au sein de groupe d'étudiants du "Nouveau Languedoc". Il publie dans l'organe *Oc* de la *Societat d'Estudis Occitans* créée en 1930 à Toulouse, des poèmes qui marquent. La vie s'écoule. En 1931, Max passe le

concours de l'internat de Toulon. Expérience médicale féconde. Il met en pratique ce qu'il n'a reçu que par la parole, se passionne au contact du malade, se plonge dans la contemplation de la mer, la vraie, *mare nostrum*. Il y rencontre sa future épouse Léone, d'origine corse. Le travail littéraire ne reste pas en berne : *Somès dau matin* et *Lo secrèt de l'erba* paraissent mais ce n'est que la portion émergée de l'œuvre *Vert Paradis* qui sera écrite pendant les loisirs que lui occasionne son service militaire dans la Marine à bord d'un cuirassier. Après son service militaire, le 26 mars 1936, il soutient sa thèse *Contribution à l'étude des périviscérites gastro-intestinales essentielles généralisées* avec au jury le professeur Vires comme président, les professeurs Lamarque, Baumel et Roux en tant qu'assesseurs. Avant l'hommage convenu à ses juges, il dédie sa thèse à son arrière grand père, le docteur Constantin Rouquette, à sa mère et à son père. Il a auparavant, en 1935, créé la revue la revue *Occitania*. Il s'installe médecin à Aniane à la fin de l'année 1936, dans l'effervescence du Front Populaire qui a sa sympathie. La tâche est grande ; il garde cependant la direction de la revue *Occitania*. Il accueille les émigrés catalans fuyant la guerre civile et la persécution franquiste. Arrive 1939. Mobilisé en Tunisie, il y apprend l'effondrement de l'armée française. Il revient en métropole et reprend ses activités de médecin à Aniane dans les conditions de dénuement de l'époque. Il continue à animer son mouvement *Occitania* et participe au maintien de la *Societat d'Estudis Occitans* et à la résurgence de la revue *OC*. Après ses débuts remarquables en prose et en poésie, il fait un essai réussi avec le théâtre *Lo metge de Cucugnan* en 1942. Le bâtonnier Bedel de Buzareingues m'a confié l'avoir jouée, étudiant, sous la direction du Docteur Rouquette... La fin de la guerre le laisse épuisé *avec quatorze kilos en moins sur un corps qui ne fut jamais obèse*. Il se ressourcit auprès de René Nelli dans l'Ariège. La suite est mieux connue : la *Societat d'Estudis Occitans* devient l'*Institut d'Estudis Occitans* fondé avec Ismaël Girard, et Bernard Manciet. Max Rouquette en fut le président de 1952 à 1955. Sa carrière de médecin est aussi à un tournant. La Sécurité Sociale se met en place. Il passe le concours, est admis. Il s'installe à Montpellier et vivra désormais au coin de la rue Saint Guilhem et de l'Ancien Courrier. Sa nouvelle activité, certes, lui laisse des loisirs pour écrire mais il s'engage à fond dans cette aventure. Il passe les concours successifs, gravant les échelons hiérarchiques pour dépendre de moins en moins du poids de cette même hiérarchie. *Ce fut une aventure singulière. A rebrousse poil. Tout ce que je détestais : dépendance d'un quelconque encadrement, horaires fixes, choix imposés par la hiérarchie, etc. tout cela je l'eus. A plein tarif. Et je m'y fis. Non sans douleurs*. Jusqu'en 1974, date de la retraite, il accomplira avec régularité, au plus haut niveau, sa mission au service d'une institution qui fait, malgré des abus, la qualité de notre système de santé envié partout où l'on va.

D'une confidentialité réservée au cercle réduit des occitanistes, l'œuvre de Max Rouquette va progressivement pénétrer le grand public par les traductions qu'il va faire de son œuvre. C'est l'œuvre traduite en français à partir des années 1980, qui fera découvrir à ses propres amis, son ampleur. Le cycle de *Vert Paradis* est le pivot d'une œuvre mûrie au cours du temps. Œuvre austère, à l'image de notre terre languedocienne, loin de la fausse chaleur provençale, je n'oserais dire marseillaise, à la quelle on l'assimile souvent à tort. S'il faut parler de Provence on pensera à Giono, qui est de la même trempe. Œuvre issue de l'intérieur, nourrie des antinomies de la vie et de la nature. Nature magnifique et cruelle ; contrastes du temps, de la vie humaine traversée par des drames qui, lorsqu'ils ne détruisent pas l'être, le recons-

truisent mais parfois à quel prix. Œuvre nourrie aussi de l'expérience de ses années de pratique de médecin de campagne au contact des êtres, des familles et de leurs drames secrets. Une méditation sur le temps que nous apporte *Tout le sable de la mer* en narrant l'histoire de la Sibylle de Cumes ; une méditation sur l'amour exclusif et destructeur où la vie et même l'amour appellent inexorablement la mort dans sa pièce *Médée* représentée à la Comédie Française ; méditation sur la médecine enfin, dans un de ses derniers romans, le préféré pour moi : *La quête de Pendariès*. Ce roman récapitule tous les thèmes de son œuvre. Au XVI^{ème} siècle, à Montpellier, Pendariès, médecin ami de Rondelet, écrit son journal à l'époque où rôde la peste. Cela n'a pas la truculence de Rabelais ou d'*En nos vertes années* de Robert Merle. C'est une longue méditation sur la vie, l'amour, la patience dans la recherche qui est surtout, à cette époque, l'exploration anatomique du corps humain. La vanité de laisser son nom à une particularité anatomique "*Et sur tout pour ce qui touche à l'anatomie. Où la gloire n'est qu'un nom. Cela seul survit à tel homme, glorieux qui le premier en donna une description. (...) L'homme disparu, et passée son époque, le nom reste. Il ne dit plus rien à personne. Il est sans visage et sans voix. Il ne sert que de nom à la chose. C'est la chose qui devient homme. Bien beau quand le nom ne vient pas se noyer dans un trou sans honneur, baptisé un temps, "trou innominé" à qui on ajouta plus tard, celui de son inventeur : "trou innominé de... Radaze"*.

Mais aussi amertume de voir quelqu'un lui souffler la primauté d'une découverte qu'il avait faite mais négligé de publier, par discrétion ou procrastination. Autodérision, peut être aussi, quand il parle des médecins de la peste, ceux là même qui devaient valider le diagnostic et faire prendre les mesures dérisoires de prévention : *Guillaume Petiot que je connais depuis longtemps. Et chacun sait assez que s'il est chirurgien de la peste, bel honneur par le temps qui court, c'est qu'il n'a pu mieux faire. Ou qu'il n'a pas voulu quitter sa ville où, et là je suis d'accord avec lui, il fait bon vivre. Et mauvais de mourir. Tant est douce la vie, et clair les jours. On pense à Racine séjournant à Uzès :*

Le ciel est toujours clair tant que dure son cours

Et nous avons des nuits qui sont plus belles que vos jours

Dans ce livre, il y a de très belles pages sur l'amour conjugal, une retenue, une sensualité, le feu couve sous la cendre :

"Ce regard qui m'a croisé, s'est posé sur moi, et m'a séparé du monde. Et qui était d'un autre monde, tout à fait différent, caché derrière deux yeux qui me considéraient longuement. Et tout un monde derrière. Je veux dire un univers aussi grand que la nuit, et sans limites, comme elle. (...). Et elle me regardait. Et elle savait déjà, obscurément qu'aucun désir n'aurait pu m'arracher à cette lumière venue d'au-delà de la vie. Qui me touche encore, à travers la nuit, même si la source s'est perdue à tout jamais. Lente continue, lourde, et chargée d'autant de mystères que de questionnements ? Soutenue et comme chargée par un appel muet. Là aussi Racine n'est pas loin : on pense à Phèdre mais avec plus de retenue :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler...

Lucidité aussi sur l'âme humaine en face du danger, de la peur. *La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil* disait René Char : *le Mal chemine triomphant, et détruit toute morale. Dès que la Peste a pointé le nez dans le corps d'un homme ou d'une femme, même la plus adorée et désirée, il n'y a plus personne. Ni*

père ni mère, ni époux, ni sœur, ni frère. Les amis se sont envolés. Et ceux qui restent, quand il y en a, dans la maison, ceux là déjà le regardent de travers. Ils prennent le large. Et toute raison leur est bonne pour aller se promener au dehors. Le Mal, heureusement, est capable comme le Diable de pitié. Parfois. Il leur prête des rêves derrière lesquels le pauvre malade va courir et s'oublier. Alors qu'il marche vers l'absence qui apaise tout et engloutit tout.

Ce foisonnement de textes où se succèdent et parfois se croisent, romans, contes, nouvelles, poésie, théâtre comique et tragédies est actuellement universellement connu. Colloques universitaires sur tous les continents, articles dans *l'Encyclopedia Universalis*, consacrent sa présence dans l'univers des Lettres mondiales.

Il m'a été donné, et le mot n'est pas une figure de style, de rencontrer Max Rouquette sur le plateau du Larzac, qu'il a magnifiquement peint, dans le commentaire d'un album photographique. C'était chez mes cousins Vallat dans leur domaine de la Vialette. J'ai été frappé par la simplicité de son contact. Une élégance, une distinction, dans la familiarité et la liberté de la conversation. J'ignorais alors que je me retrouverai ici ce soir. Je connaissais son nom, avais entendu parler de son œuvre littéraire. Sans plus. Plus tard, sachant que je lui succéderai, je me suis plongé et passionné pour cette œuvre, retrouvant les accents de notre langue que j'entendais dans les vignes et à la cave du Corneilhan et du Caux de mon enfance. Cet homme, chantre de la langue d'oc, artiste de la langue française, a su par sa fermeté et sa bienveillance aider à l'éclosion des *calendretas*, ces écoles bilingues français-occitan chères à mon ami Jean Louis Blénet. Ces écoles pilotes éduquent au bilinguisme dès le début du cursus scolaire, à rebours du pédagogisme officiel ambiant. L'expérience montre que ces enfants s'ouvrent d'autant mieux aux autres langues que leur plasticité neuronale s'est exercée tôt. Les langues régionales, par l'adoption récente d'un amendement à la Constitution, font désormais partie du patrimoine national. C'est une des fécondités du combat pacifique qu'a mené Max Rouquette, patiemment.

La célébrité lui vint tard, alors que ses amis, ses compagnons avaient disparu. Souffrance pour ce travailleur acharné de l'écriture ? Ou constat résigné de la vanité des choses ? On l'interrogeait un jour pour savoir s'il était pessimiste. Il répondit *un pessimiste c'est un optimiste qui a compris*. Bernanos disait que *l'Espérance* était un *désespoir surmonté*. Il aurait pu prendre à son compte ce que disait Albert Camus à propos de sa génération en recevant le prix Nobel de littérature 1957, génération à la fois témoin et *héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchuës, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées*. Prix Nobel, dont on a parlé pour lui, un temps. Bien tard.

A la Saint Jean d'été, le 24 juin 2005, il rejoignit sans bruit, entouré des siens, ceux qu'il avait aimés. *Le Paradis, les hommes l'ont dans le cœur. Il procède peut être des reflets de l'enfance* a-t-il écrit. Son épouse Léone, compagne de près de soixante dix ans, le suivit, trois ans après. Il n'y pas d'œuvre humaine durable sans une femme, *sentinelle de l'invisible*, lien essentiel au sein d'une famille et de l'entourage, dans l'ordinaire des jours. Tous ceux qui ont connu Léone Rouquette louent sa disponibilité et sa bienveillance. Sans elle, qu'aurait été l'œuvre et le rayonnement de Max Rouquette ?

Max Rouquette fut le peintre, l'écrivain de la nature, la nature au sens large mais aussi de la nature humaine. *La nature aime à se cacher* disait Héraclite dans un célèbre aphorisme. Cette nature, il en a soulevé le voile, il l'a faite sortir, il l'a exprimée, il l'a extirpée des lieux et des hommes qui font la singularité de notre terre languedocienne. Il l'a aussi ouverte à l'universel en en faisant ressortir les archétypes. Il y là, une parenté avec la pratique médicale qui est un va et vient continu, et souvent une tension, entre le singulier et le général. Le général, c'est ce que nous disent les livres, les résultats des grandes études cliniques ; le singulier, c'est l'être, la personne, que nous avons en face de nous, avec son passé, son présent et son avenir, ses désirs, et ses peurs ; ses joies aussi.

Je terminerai sur la citation du livre de la Genèse en *incipit* du *Secret de l'herbe*. Mais la citation sera celle de la traduction de Lemaître de Sacy (Ed Ph Sellier), celle qu'il aimait, et non celle parue dans l'édition officielle de Vert Paradis en français:

La terre produisit donc de l'herbe verte qui portait de la graine selon son espèce et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. (Gn1-12).

Réponse du Professeur André Bertrand

En 2000, Olivier Jonquet, jeune médecin chef de service de Réanimation Médicale était élu par les membres de l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier comme l'un des leurs. Il y a déjà huit ans. Un tel retard était prévisible tant sa vie qui comporte un engagement permanent au plan national, régional et surtout à l'extrémité d'une équipe que l'on dirige, mais dont on prend à son tour les gardes individuelles. Cette vie est peu compatible avec l'animation d'un groupe de lettrés. Et pourtant, Olivier, vous êtes enfin arrivé. C'est dire ma joie ce soir.

On n'accède pas à ce titre sans avoir gardé toute sa vie un désir profond d'humanisme. Essayons d'en chercher la naissance et les signes dans votre existence et celle de vos proches. C'est le moment d'abandonner ici le parler direct pour adopter les conventions de l'académisme.

Dans la famille Jonquet, Pierre, le père, étudiant en médecine de ma génération, est devenu cardiologue. Mais une extension importante de son activité intervint en 1967 où, avec d'autres spécialistes de talent, il fonda la clinique du Parc. Pierre Jonquet a deux hobbies à fortes conséquences familiales. Le premier est la chasse dont nous verrons l'ancrage, l'autre l'astronomie, plus exotique, né peut-être d'une vieille lunette de marine, objet familial précieusement conservé. D'abord premières observations en Languedoc, puis lorsqu'un équipement fut acquis, véritables expéditions familiales en de nombreuses parties du monde : île de la Réunion, Sibérie et plus loin encore l'Insulinde dans l'île de Bali... tout cela en suivant les éclipses de soleil.

La famille de Pierre, dont un frère jumeau, Louis, était notaire, un aîné, Henri dans la banque en Algérie puis à Arles, et un plus jeune, René, chimiste chez Rhône Poulenc, était montpelliéraine depuis la fin du XVII^{ème} siècle. Un ancêtre avait quitté le hameau du Liquié, vallée de la Dourbie, pour gagner la ville. Peu après, Antoine, artiste peintre et violoniste avait su être un habile pâtissier rue de l'Argenterie au début du XIX^{ème} siècle. Il marque encore les siens par la pratique transmise de génération en génération d'un traditionnel pudding de Noël. Hector, fils d'Antoine, fait ses études de droit à Paris et revient s'installer avocat dans sa ville natale.

Désormais, nous sommes dans le temps d'Olivier, son grand-père, Emile, enfant d'Hector, est notaire rue Castilhon jusqu'en 1942. Il convient de nous arrêter au sujet de la femme d'Emile, Louise Bouissy. Elle faisait partie d'une famille de propriétaires de Corneilhan, village du nord bittérois. Elle apporte un enracinement rural réussi : maison cossue où l'homme est loin d'avoir le dernier mot en toutes les affaires. Louise s'était affirmée dans le sillage de sa mère. Celle-ci avait su préserver le village de bien des conflits au moment des troubles concernant l'Eglise et l'Etat, puis pendant la guerre de 1914-1918.

Olivier passa ses vacances d'enfant dans cette atmosphère de vignerons et y vivra, avec sa famille, durant les vacances jusqu'au milieu des années 1970 : chasse, longues sorties à vélo, longues soirées dans la bibliothèque familiale. Nostalgie de Corneilhan "là où il s'est structuré... Que les vignes sont belles un soir d'automne en ce pays".

Mais il est temps de compléter ce portrait jusqu'à unilatéral : Pierre Jonquet a épousé Christiane Marmoyet de quelques années sa cadette. Troisième d'une famille de cinq enfants. Trois frères, Jean l'aîné et Michel le benjamin, une sœur qui a épousé Henri Jonquet, frère aîné de Pierre, alors que Guy le troisième garçon est devenu rhumatologue.

Cette famille était originaire du Gers, des environs de Gimont. Ce sont des études en médecine réalisées par leur grand-père Joseph à Montpellier qui l'ont amenée en Bas-Languedoc à Servian.

Louis, le grand-père d'Olivier épousa Henriette Bènes dont le père était pharmacien à Pézenas. Cette jeune femme pianiste de talent eut un professeur d'exception, Monsieur Nussy Saint-Saëns, père du magistrat, membre éminent de notre Académie, décédé il y a peu. Elle était par sa mère descendante de marins agathois dont on savait la vie aventureuse. L'un d'eux, compagnon de Dumont d'Urville, participe à la recherche de la Boussole et de l'Astrolabe dans les mers australes. Un autre, Pierre Sauvaire, plus avant engagé dans la marine à l'époque de Louis XIV, fut fait prisonnier devant Alger et déchiqueté à la bouche d'un canon ennemi pour ne pas avoir accepté de renier son roi et sa foi.

Comme son père, Olivier Jonquet fut élevé au collège des jésuites de l'enclos Tissié-Sarrus. Il y fut formé par des maîtres exceptionnels, notamment le Père Gillet, polyglotte, engagé dans la Résistance, le Père Jourdan, entraîneur de football, le Père Moreau, professeur de mathématiques qui plus tard fut nommé directeur de Radio Vatican.

Études classiques et éducation religieuse ont été reçues dans une atmosphère attentive et bienveillante... même atmosphère au collège et à la maison où il retrouve sa sœur Odile, de deux ans sa cadette, et son jeune frère Guilhem.

Enfance un peu austère mais positive "on allait de l'avant" "j'ai bien aimé" conclut Olivier. Dans cette adolescence bruyante mais qui n'était pas rebelle, il va se donner au scoutisme français auquel le Père Sevin, jésuite, adhère dès 1920. Il fut longtemps un chef actif et écouté à la 4^{ème} Troupe de Montpellier, dont le Père Claude Michel était l'aumônier. Cette culture sera un des piliers de sa vie. Elle se perpétuera puisque plus tard, marié à une ancienne cheftaine, le couple aura six enfants qui s'engageront à leur tour.

Le temps est venu de rentrer en faculté. Dernière attention de ses maîtres avant de lâcher cet élève, appliqué et humaniste, il est présenté au concours général de philosophie des écoles libres.

Bien assuré de sa vocation, Olivier s'inscrit en médecine en 1969. Quelques jours après, le doyen Christian Bénézech inaugure solennellement l'enseignement. Il pénètre sur l'estrade, l'atmosphère est indifférente,... aucun étudiant ne bouge... seul se lève en un salut spontané Olivier Jonquet qui fait remarquer sa grande taille. Le doyen maintient amusé le silence, puis, sans commentaires, commence son cours. Le travail paie et six ans après, l'élève est reçu à l'Internat.

Intervient alors un temps de répit où durant un service militaire en Forêt Noire, il sert près des sources du Danube. Il vient de se marier avec Colette Chevallier et ce jeune couple vit une heureuse période sabbatique.

De retour à Montpellier, la conduite de son internat fut très classique. Il acquiert d'abord les spécialités de cardiologie, de pneumologie en poursuivant son effort vers une formation d'interniste. Il s'arrête en 1977 dans le service de la

Clinique des Maladies Infectieuses engagé depuis sa création par le professeur Marcel Janbon vers l'antibiothérapie, puis ouvert à la réanimation vingt ans auparavant pour la prise en charge des poliomyélites.

Il devient vite évident qu'il était nécessaire d'obtenir une véritable autonomie pour ce secteur et un véritable chef. Olivier accepte cette vie de présence permanente auprès du malade, comportant la manipulation d'un matériel technique le plus sophistiqué et posant les questions éthiques les plus aiguës de son temps. Il trouve là le docteur Milane, compagnon qui ne le quittera plus.

L'année 1989, nommé à son premier concours, professeur agrégé de Réanimation Médicale, la transformation était parfaite. En 1994, après mon départ à la retraite, Olivier Jonquet était Chef de Service de Réanimation, le Professeur François Janbon continuait de diriger la Clinique des Maladies Infectieuses et avec le Docteur Jacques Reynes développait la prise en charge du SIDA dont les malades devenaient de plus en plus nombreux.

Cependant en ce début de XXI^{ème} siècle tout se modifie à l'hôpital et je vais avoir beaucoup de difficulté à suivre Olivier Jonquet ... d'autant plus qu'il avance en ne refusant aucun service quel que soit son domaine.

Son territoire d'action s'étend. Sans doute faut-il voir là la conséquence de sa présence durant plus de vingt ans tant au Conseil Médical de Gestion de l'hôpital qu'à ceux de la Faculté. C'est ainsi qu'en avril 2007, à la retraite du docteur Béraud, l'unité de Réanimation Métabolique lui est confiée. Peu après, il reçoit la responsabilité d'un groupe de sept services orientés vers la Réanimation.

Mais comment ne pas compter comme dons gratuits son action à la "Cardabelle" prenant en charge de jeunes malades neurologiques profonds ou encore sa direction bénévole de l'APARD, Association Pour l'Aide Respiratoire à Domicile. Enfin dernier exemple en un tout autre domaine, la gestion administrative de l'Institut Bouisson Bertrand alors en difficulté, de 1995 à 2000. Toujours prêt.

Pour le quotidien, la prise en charge des soins, jours comme nuits est surabondante, les heures d'enseignements spécifiques, records. Pour lui, ce n'est jamais trop faire. Son action nationale et internationale s'est développée largement dans le domaine de l'éthique : dans le cadre de la Société de Réanimation de Langue Française, dans celui des missions auprès des autorités juridiques et religieuses. Il a été leader dans la lutte contre les infections nosocomiales.

Je m'arrête là dans ce florilège, mais je ne veux pas oublier de signaler le grade d'officier des Palmes Académiques qu'il a obtenu car ce beau ruban violet marque très justement le souci de culture d'Olivier Jonquet.

En cette fin de présentation, je désire en venir aux siens et d'abord à Colette. D'elle j'ai si peu dit jusque là et pourtant Olivier m'a d'emblée affirmé "sans elle, rien n'aurait été possible dans ma vie. J'ai trouvé en elle coopération, compréhension jusqu'à l'abnégation".

Colette est la plus jeune fille de Germaine de Veye et de Jacques Chevallier, capitaine à la XIII^{ème} demi-brigade de la Légion Etrangère. Ce jeune capitaine mourut au combat à la tête de sa compagnie le 23 avril 1954 dans la cuvette de Dien Bien Phu. Il laissait une jeune femme de 27 ans, dont je m'honorerai plus tard d'être un ami, et quatre enfants : Michel, Chantal, Bénédicte et Colette, bébé de cinq mois. Ce drame, arrachement total, est le sommet d'une gloire nationale éclatante et malheureusement sombre.

Colette, licenciée en Lettres Modernes et documentaliste, femme forte, va en quelques années bâtir sa famille :

En février 1976 naît Guilhemette qui réalisera des études de Commerce et s'engagera dans la gestion des ressources humaines. Elle se marie au mois de mai prochain.

D'Etienne, né en 1977, doué pour les sciences mathématiques, la vocation va faire un étudiant en philosophie et théologie à Fribourg, à Rome et à Jérusalem. Ordonné il y a deux ans, il est prêtre de N.D. de Vie où il assure le cours d'Ecriture Sainte, tout en étant aumônier du lycée Saint-Joseph à Carpentras.

Roch, le troisième, né en avril 1979, après des études de logistique industrielle, est en mission au Maroc.

Novembre 1981 fut une date tragique puisque Cécile, la quatrième, mourut subitement dans son berceau au premier mois de sa vie.

Maguelone, née l'année suivante, diplômée de Lettres, est professeur des écoles. Avec son jeune mari, ils attendent pour bientôt une petite fille.

Blandine, la sixième, née en octobre 1984, dessine et peint avec beaucoup de talent ; mais elle acquiert avec sagesse les connaissances nécessaires à son activité dans la banque, à Lyon, après cinq années d'études à l'Institut d'Etudes Politiques de Toulouse.

Clémence, la dernière, née en 1990, vient d'être reçue avec mention Très Bien au baccalauréat et admise dans les classes de Sciences Politiques de Paris.

Voici le dernier mur auquel s'adosse la vie d'Olivier Jonquet. Il m'a paru plus important d'en exalter la force et la solidité que de m'attarder à quelques hyperboles supplémentaires au sujet de telle ou telle réalisation professionnelle.

D'ailleurs, j'en suis persuadé, c'est avec les siens, pourquoi pas à l'occasion de l'éducation de ses petits enfants, qu'il deviendra de plus en plus attaché à l'Académie.

Olivier, avec l'amitié d'un aîné, je vous invite à occuper le fauteuil I de la section de Médecine.

Allocution de clôture

du président Jean-Paul LEGROS

C'est un grand plaisir pour moi de présider cette séance. Max Rouquette était l'un des grands amis de mon beau-père. J'ai donc eu l'honneur de le connaître et de l'apprécier. Ma femme et moi avons voyagé jusqu'en Russie avec Léone Rouquette, son épouse. Pour elle aussi, nous avons une grande admiration. Elle était bonne, optimiste, portée à l'indulgence et d'une intelligence supérieure, comme son mari. Nous connaissons et fréquentons les générations de Rouquette qui suivent. Ils sont nos amis. Olivier Jonquet est pour moi un cousin par alliance et André Bertrand un ami avec lequel j'ai marché en montagne plusieurs décennies durant. Mais n'en déduisez pas que l'Académie est une mafia qui s'auto-reproduit. Tout cela est agréable pour moi certes, mais fortuit. Comme le disait Pierre Teilhard de Chardin : *La moindre chose qui se forme au monde est toujours le produit d'une formidable coïncidence.*

Dans l'un des contes les plus beaux et les plus poignants de "*Vert Paradis*" Max raconte l'histoire de Sauvaire. Cet homme s'était pris d'affection pour un coin de garrigue. Il l'avait défriché. Il y avait installé une vigne, des oliviers, des amandiers. Toute sa vie, il avait soigné ses plantations. L'âge venu, n'ayant plus la force de bêcher ou tailler, il venait encore là pour rêver et regarder son champ. Puis il était mort. La vigne et les arbres avaient séché sur place, étouffés par les ronces. Pour le conteur, ce récit était une façon de dire, avec gravité, mais non sans malice, qu'il acceptait à l'avance la vieillesse, la mort et la disparition de l'œuvre accomplie. Mais, les poètes, les meilleurs, ont un destin singulier : leur œuvre ne meurt pas. Le champ de la Langue d'Oc, largement reconquis par Max Rouquette, ne sera pas abandonné. Ses disciples sont nombreux ; ils ont créé des associations ; ils défrichent des coins oubliés de culture occitane. A contre courant des idées toutes faites et dans un contexte peu propice, ils ont pourtant été en avance.

En effet et comme Olivier Jonquet l'a déjà signalé, le 23 juillet de cette année, le législateur a inscrit les langues régionales dans l'article 75-1 de la Constitution en raison du fait qu'elles appartiennent au "*patrimoine de la France*". Cela ne va pas sans questions. Les châteaux de la Loire, les fromages, le Chambertin font aussi partie du patrimoine, et pourtant, ils n'ont pas droit à leur paragraphe dans la Constitution ! Les juristes se sont inquiétés. L'Académie Française a manifesté sa réprobation. Au delà des belles paroles, il s'agissait surtout de récupérer quelques votes pour une révision constitutionnelle dont on sait qu'elle a été adoptée d'extrême justesse ! Cette affaire tient du symbole et n'ouvre pas de nouveaux droits tel celui de répondre au fisc ou aux gendarmes en polynésien ou en breton, tout en exigeant la présence d'un traducteur. L'arabe, pourtant fort parlé à Marseille, ne fait pas partie des langues régionales inventoriées, et pas d'avantage le bambara prisé au Mali et dans le XVII^{ème} arrondissement de Paris. Mais le fait est là : la lutte menée dans les provinces pour sauver le patrimoine linguistique a été illustrée d'une victoire même si le combat se poursuit.

Le poète Max Rouquette était au dessus de ces contingences matérielles, politiques, voire communautaristes. Il se voulait à la fois occitan et français et n'y voyait nulle contradiction, j'en avais discuté avec lui. Il voulait conquérir les cœurs, sauver de l'oubli le monde de son enfance, valoriser une région et non pas se perdre en politique. En choisissant la poésie, de qui plus est en occitan, il avait emprunté une voie difficile. On pouvait douter de son succès littéraire. A force de qualité et d'amour du Languedoc, il a pourtant réussi : son œuvre fait désormais partie du patrimoine de la Nation, par sa valeur, et pas seulement par la nature de son support linguistique. Notre Académie s'en trouve honorée.

Pour succéder à Max Rouquette, notre compagnie se devait de recruter un homme de haute stature. Elle l'a trouvé. C'est Olivier Jonquet dont André Bertrand vient de dresser un chaleureux portrait. Je vois d'ailleurs des points communs, hors la médecine et un humanisme de premier ordre, entre Max Rouquette et son successeur à l'Académie, Olivier Jonquet. C'est la volonté constante de parcourir les chemins les plus droits, même quand ils sont parsemés d'embûches. En prenant position contre l'euthanasie active, en étant le leader d'un courant de pensée allant dans ce sens, Olivier Jonquet prend tous les risques. Jusqu'à présent, son parcours est sans faute, car on ne peut rien trouver dans ses déclarations de choquant pour le chrétien, l'agnostique, l'honnête homme, le médecin ou le philosophe. Mais les médias sont terribles et la voie est bordée de précipices...

Pourtant, on ne saurait le dissuader de l'emprunter – que dis-je – de la tracer. Si la France peut s'enorgueillir d'un haut degré de civilisation et de culture, si elle est la référence pour certains pays dans ces domaines, elle le doit à ceux qui tracent des voies nouvelles intéressant le Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le Droit d'ingérence humanitaire, le Droit de mourir dans la dignité mais sans acharnement thérapeutique, et bien d'autres Droits encore.

Une réflexion approfondie sur la mort : encore un point commun entre Max Rouquette et Olivier Jonquet...

L'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier aime les hommes aux larges vues, non cantonnés dans leur spécialité. Elle a bénéficié du concours de Max Rouquette, médecin ET poète ; elle attire maintenant à elle Olivier Jonquet, médecin ET spécialiste des questions d'éthique. En qualité de président de cette Académie, et en association avec le professeur André Bertrand, je vous invite, Monsieur le professeur Jonquet, à prendre place parmi nous et à occuper le fauteuil numéro un de notre Section de Médecine.